

## COMMENTAIRE D'UN TEXTE PHILOSOPHIQUE

### ÉPREUVE À OPTION : ORAL

Frédéric DE BUZON, Alain PETIT

**Coefficient de l'épreuve : 3**

**Durée de préparation de l'épreuve : 1 heure**

**Durée de passage devant le jury : 30 minutes** dont 20 minutes d'exposé et 10 minutes de questions

**Type de sujets donnés :** Textes choisis dans l'œuvre de Malebranche à l'exclusion du texte au programme de l'épreuve d'option écrite.

**Modalités de tirage du sujet :** Tirage au sort d'un sujet parmi plusieurs (pas de choix).

**Liste des ouvrages généraux autorisés :** aucun

**Liste des ouvrages spécifiques autorisés :** aucun

Les quarante candidates et candidats qui ont passé l'épreuve d'option en philosophie avaient la tâche d'expliquer de brefs passages de Malebranche tirés de l'ensemble de l'œuvre (à l'exception du *Traité de morale*, appartenant au programme de l'écrit), en présentant durant vingt minutes l'extrait proposé et en répondant à quelques questions des interrogateurs lors d'un entretien en dix minutes. La liste des passages proposés est donnée en annexe à ces remarques. Seul le hasard des tirages a voulu que ne sorte aucun extrait des *Conversations chrétiennes* ni de certains des livres de la *Recherche de la vérité*, mais les différents aspects des œuvres les plus importantes de Malebranche, dans la variété des thèmes de sa réflexion, de même que les différentes périodes de sa production ont fait l'objet d'une explication. Dans l'ensemble, ces explications ont montré un très bon niveau de connaissances des grands thèmes de la philosophie de Malebranche, de ses thèses les plus fondamentales et de certaines de ses polémiques, signe du soin apporté par les candidats et leurs préparateurs à la maîtrise de l'épreuve.

Certaines explications donnent l'impression d'une maîtrise exceptionnelle des questions et de leur contexte : par exemple, à propos d'un passage délicat du *Premier Éclaircissement* à la *Recherche de la vérité*, portant sur le sentiment intérieur de la liberté, la candidate restitue parfaitement le contexte cartésien de la discussion, en montrant son ancrage dans les lettres de Descartes au P. Mesland, et évoque avec pertinence et précision la discussion postérieure de Malebranche dans les *Réflexions sur la prémotion physique* (1715, contre le P. Boursier) ; cet ultime ouvrage de l'oratorien est fort peu lu, et il faut louer la candidate d'y avoir songé. Précisons qu'il ne s'agit nullement d'une érudition gratuite plaquée sur un texte : bien au contraire, c'est la compréhension du passage par une analyse serrée de son argumentation qui l'a

conduite à donner leur place à ces éléments de contextualisation, moins intéressants comme des faits historiques que comme des arguments proprement philosophiques.

Les impératifs d'une telle épreuve sont bien connus et mainte fois répétés. Il ne s'agit jamais, même à propos d'un auteur réputé occasionnaliste, de prendre le passage proposé comme l'occasion de la restitution d'un résumé de doctrine, mais toujours de tenter de saisir le problème tel qu'il est posé dans le passage précis et d'apprécier les moyens mis en œuvre par l'auteur pour le résoudre. En ce sens, l'information extérieure au passage que peut mobiliser le candidat a pour but essentiel de le situer, et non de se substituer à son analyse minutieuse. Et, lorsqu'un thème est récurrent dans l'œuvre, comme c'est parfois le cas chez Malebranche, qui répète et reprend fréquemment les résultats qu'il établit, il est utile de porter son attention à la variation du thème plus qu'à la simple répétition, et se demander ce qu'apporte le texte de nouveau à la question classique et déjà traitée. Peut-être est-ce la raison pour laquelle, dans la diversité des passages proposés, certains des textes réputés les plus canoniques ont été moins bien réussis que d'autres, qui pouvaient paraître plus inattendus et passer pour plus difficiles.

Les défauts des explications, qui justifient certaines notes basses ou très basses, sont soit des contresens sur le texte, lui faisant dire l'opposé de ce qu'il exprime réellement (par exemple, la méconnaissance du sens du terme *anthropologie* dans le *Traité de la nature et de la Grâce*, I, II, 58), parfois aussi l'absence d'explication, qui se traduit par une paraphrase pure et simple. Les meilleurs remèdes à de tels défauts de méthode (heureusement rares chez les candidats admissibles) sont sans doute une attention soutenue à la lettre du passage, en évitant la précipitation et l'assimilation abusive. Il faut rappeler l'exigence de restitution logique de l'argumentation, qui passe par une analyse ordonnée éléments du texte, sans craindre de donner le détail de l'argumentation logique. En revanche, bien qu'un auteur comme Malebranche soit, comme chacun sait, un grand écrivain, l'analyse stylistique des passages est rarement une aide puissante à la compréhension conceptuelle : le repérage d'anaphores, pour évoquer une des explications tombant dans ce travers, n'a d'utilité qu'au service d'une démarche d'analyse des concepts et arguments, et ne peut au mieux être qu'un adjuvant, non un substitut d'analyse. Bien plus intéressante est l'appréciation du statut général du texte : la différence entre des textes par exemple construisant des concepts ou des propositions et des textes réfutant une thèse adverse ou encore justifiant une proposition contre ses critiques doit être appréciée et signalée dès le commencement de l'explication. A cet égard, le jury a valorisé la connaissance des thèses en débat, même si elles étaient parfois mal connues au point de vue chronologique : par exemple, à propos du *Traité de la Nature et de la Grâce* (II, 55 et 56), un candidat explique que Malebranche expose sa conception des mondes possibles en opposition à celle de Leibniz. Ce qui chronologiquement est totalement inexact, puisque l'emploi par Malebranche du terme est très antérieur à son emploi précis par Leibniz. Mais le candidat, malgré cette grossière erreur chronologique, a su dégager l'intérêt général de la question, ce qui importait ici. Enfin, il faut éviter ce qui ne peut être qu'un paralogisme ou une pétition de principe lorsque l'on commente la justification des thèses de l'auteur en les faisant

dériver d'une sorte de doctrine générale, le malebranchisme, voire l'occasionalisme. Il est clair que si l'on est fondé à parler d'occasionalisme ou de malebranchisme, c'est à partir de l'étude des textes eux-mêmes, et non d'une doctrine générale indépendante des textes. Par ailleurs, certains candidats infèrent d'une propriété vraie sous un certain rapport (par exemple que l'homme n'a pas accès à une idée claire de l'âme – la sienne ou celle d'autrui), à une fausse propriété absolument parlant (qu'il n'y aurait pas d'idée de l'âme du tout) : ce n'est naturellement que la saisie du contexte et du champ de validité des notions employées dans une argumentation déterminée qui permet d'éviter ce genre de sophisme.

En ce qui concerne les informations extérieures aux données du passage, il est parfois gênant que certaines références manifestes soient absentes. Par exemple, à propos du problème des vérités éternelles, même si la connaissance détaillée des lettres de Descartes à Mersenne de 1629 (voire des *Réponses aux Sixièmes objections*) n'est pas exigible d'un candidat de philosophie, une connaissance sommaire paraît à peu près indispensables. Cela est vrai aussi d'autres grandes questions, comme celles liées à la substance, à la notion d'idée (il fallait être sensible au fait que Malebranche utilise parfois le terme dans sa valeur propre, radicalement distincte de la perception, mais parfois aussi dans le sens devenu habituel avec Descartes).

#### *Liste des textes tirés par les candidats*

(OC : *Œuvres complètes* de Malebranche publiées sous la direction d'André Robinet, Paris, Vrin-CNRS, 20 vol., 1958-1970 ; Pléiade : *Œuvres* de Malebranche publiées par G. Rodis-Lewis, Paris, NRF, 2 vol. 1979 et 1992).

*De la Recherche de la vérité*, I, I, § II, 1674 (OC I, p. 46-47 ; Pléiade I, p. 26-27).

De « (...) il faut savoir qu'il y a une différence fort considérable entre l'impression... » à « qui est seul le bien général, parce qu'il est le seul qui renferme en soi tous les biens. »

*De la Recherche de la vérité*, I, II, § I, 1674, (OC I, p. 49-50 ; Pléiade I, p. 29-30).

De « Je dis donc qu'il n'y a point d'autre différence de la part de l'entendement... » à « en se reposant volontairement dans ce que l'entendement lui représente, comme l'on vient de dire. »

*De la Recherche de la vérité*, I, II, § 2, 1674 (OC I, p. 52-53 ; Pléiade I, p. 32-33).

De « Mais nous n'apercevons pas de même que nous faisons usage de notre liberté... » à « puisqu'on acquiesce souvent à des choses que l'on voudrait qui ne fussent pas, et que l'on fuit. »

*De la Recherche de la vérité*, I, V, § 1, 1674 (OC I, p. 76-77 ; Pléiade I, p. 52).

De « *Remède au désordre que le péché originel a causé dans le monde ...* » à « qu'on ne peut pas dire avec raison que cet ordre et cette exactitude soient une suite du péché. »

*De la Recherche de la vérité*, II, I, I, § 1, 1674 (OC I, p. 192-193 ; Pléiade I, p. 143-144).

De « Mais il faut remarquer que les fibres du cerveau sont beaucoup plus agitées... » à « c'est le lieu où notre âme réside immédiatement, s'il est permis de parler ainsi. »

*De la Recherche de la vérité*, II, II, IV, 1674 (OC I, p. 285-286 ; Pléiade I, p. 214-215).

De « Ce faux et lâche respect, que les hommes portent aux anciens... » à « La seconde en diminue l'étendue, et elle le rend peu à peu faible, obscur et confus. »

*De la Recherche de la vérité*, II, II, V, 1674 (OC I, p. 293-294 ; Pléiade I, p. 221-222).

De « Cependant, je ne sais par quel renversement d'esprit, certaines gens s'effarouchent si l'on parle en philosophie autrement qu'Aristote... » à « ... sans se préoccuper ridiculement de leur grande science, ni des autres qualités de leur esprit. »

*De la Recherche de la Vérité*, II, III, I § 4, 1674 (OC I p. 323-324 ; Pléiade I, p. 245-246).

De « Il y a de deux sortes de personnes qui ont l'imagination forte dans ce sens. » à « ... ne produit plus aucun changement dans les fibres de notre cerveau, ni aucune agitation dans nos esprits animaux. »

*De la Recherche de la vérité*, III, IIe partie, ch. VI, 1674 (OC I, p. 445-446 ; Pléiade I, p. 344-345).

De « Mais, quoique je dise que nous voyons en Dieu les choses matérielles et sensibles, il faut bien prendre garde... » à « ... et qu'ils savent être commune à tous les esprits, quoiqu'elle ne soit pas également forte dans tous les esprits. »

*De la Recherche de la vérité*, IV, XI, § 2, 1674 (OC II, p. 90-91 ; Pléiade I, p. 454-455).

De « La métaphysique, de même, est une science abstraite qui ne flatte point les sens, et à l'étude de laquelle l'âme n'est point sollicitée par quelque plaisir prévenant... » à « ...comme il est évident que la force mouvante des corps ne peut naturellement augmenter ni diminuer. »

*De la Recherche de la vérité*, IV, XI, § 2, 1674 (OC III, p. 92-93 ; Pléiade I, 455-456).

De « Demandez à tout ce qu'il y a d'hommes au monde si l'on peut assurer, sans crainte de se tromper, que le tout est plus grand que sa partie ... » à « Néanmoins on peut dire que l'évidence est égale dans toutes ces propositions, puisqu'elles sont toutes également éloignées du premier principe. »

*De la Recherche de la Vérité*, IV, XI, § 3, 1675 (OC II, p. 101-102 ; Pléiade I, p. 464-465).

*De* « Pour tâcher de comprendre plus distinctement comment un esprit fini peut apercevoir l'infini, concevons que la capacité qu'a l'âme d'apercevoir. » à « Il faut juger de leur réalité, parce que nous l'apercevons, et que le néant ne peut être aperçu. »

*De la Recherche de la vérité*, Premier éclaircissement, 1678 (OC III, p. 29 ; Pléiade I, p. 809-810).

*De* « Quand je dis que nous avons sentiment intérieur de notre liberté, je ne prétends pas soutenir que nous ayons sentiment intérieur... » à « ... ce pouvoir n'est pas égal dans tous les hommes, ni même dans la même personne en différents temps, ainsi que j'ai expliqué ailleurs. »

*De la Recherche de la vérité*, Premier éclaircissement, 1678 (OC III, p. 36-37 ; Pléiade I, p. 816-817).

*De* « Le péché est la cause de la concupiscence, mais il n'est pas la cause du plaisir, comme le libre arbitre est la cause du péché... » à « ...parce qu'il regarde ces objets comme les causes véritables du bonheur dont il jouit à leur occasion, et qu'il ne dépend point de lui d'arrêter les mouvements qu'ils excitent en lui. »

*De la Recherche de la vérité*, Sixième Éclaircissement, 1678 (OC III, p. 60-61 ; Pléiade I, p. 837-838)

*De* « Mais, quoique M. Descartes ait donné les preuves les plus fortes que la raison toute seule puisse fournir pour l'existence des corps, quoiqu'il soit évident que Dieu n'est point trompeur » à « ... y a des espaces intelligibles entre ce corps intelligible et le soleil intelligible que nous voyons, comme il y a des espaces matériels entre notre corps et le soleil que nous regardons. »

*De la Recherche de la vérité*, Éclaircissement X, 1678 (OC III, p. 129-130 ; Pléiade I, p. 902-903).

*De* « Il n'y a personne qui ne convienne que tous les hommes sont capables de connaître la vérité, et les philosophes même les moins éclairés demeurent d'accord que l'homme participe à une certaine *Raison* qu'ils ne déterminent pas. » à « Il faut donc conclure que la raison que tous les esprits consultent est une Raison immuable et nécessaire. »

*De la Recherche de la vérité*, Éclaircissement X, 1678 (OC III, p. 132-133 ; Pléiade I, p. 905).

*De* « Certainement, si les vérités et les lois éternelles dépendaient de Dieu, si elles avaient été établies par une volonté libre du Créateur ... » à « Les philosophes ne peuvent donc s'assurer d'aucune chose s'ils ne consultent Dieu, et si Dieu ne leur répond. Ils ont beau se récrier sur cela: il faut qu'ils se rendent, ou qu'ils se taisent. »

*Traité de la nature et de la grâce*, 1680 (additions de 1684), 1er Discours, 1ère partie, art. XIII et XIV (OC V, p. 28-29 ; Pléiade II, p. 24-25).

De « XIII Un excellent ouvrier doit proportionner son action à son ouvrage ; il ne fait point par des voies fort composées, ce qu'il peut exécuter par de plus simples... » à « Car notre monde, quelque imparfait qu'on le veuille imaginer, est fondé sur des lois de mouvement si simples et si naturelles, qu'il est parfaitement digne de la sagesse infinie de son Auteur. »

*Traité de la nature et de la grâce*, 1680, 1er Discours, IIe partie, art. XXIX et XXX (OC V, p. 41-42 ; Pléiade II, p. 37-38).

De « Nous jugeons de la perfection d'un ouvrage par la conformité qu'il y a entre cet ouvrage, et l'idée que la Sagesse éternelle nous en donne... » à « c'est l'ordre et les rapports admirables qu'il met entre elles; ce sont les divers degrés de gloire qui éclatent de tous côtés. »

*Traité de la nature et de la grâce*, 1680, 1er Discours, IIe partie, art. XXXVI et XXXVII (OC V, p. 45-46 ; Pléiade II, p. 40-41).

De « Quoique dans l'établissement du monde futur, Dieu agisse par des voies bien différentes de celles par lesquelles il conserve le monde présent; on ne doit pas néanmoins s'imaginer, que cette différence soit telle, que les lois de la grâce ne portent point le caractère de la cause qui les a établies. » à « ... un ordre constant et réglé, selon lequel il a prévu par l'étendue infinie de sa sagesse, qu'un ouvrage aussi admirable qu'est le sien, devait se former. »

*Traité de la nature et de la grâce*, 1680, 1er Discours, IIe partie, art. LV et LVI (OC V, p. 57-58 ; Pléiade p. 52-53).

De « Dieu découvre dans les trésors infinis de sa sagesse une infinité d'ouvrages possibles, et en même temps la voie la plus parfaite de produire chacun d'eux. » à « N'est-ce pas rendre Dieu aimable que de le représenter tel que les réprouvés mêmes ne peuvent qu'adorer sa conduite, et se repentir de leur négligence. »

*Traité de la nature et de la grâce*, 1680, 1er Discours, IIe partie, art. LVIII (OC p. 61-63 ; Pléiade, p. 56-57).

De « Ceux qui prétendent que Dieu a des desseins et des volontés particulières pour tous les effets particuliers qui se produisent en conséquence des lois générales, se servent ordinairement de l'autorité de l'Écriture pour appuyer leur sentiment. » à « ; parce que sans cela il ne me paraît pas possible de bien accorder l'Écriture sainte ni avec la raison, ni avec elle-même, ainsi que je pense l'avoir prouvé. »

*Traité de la nature et de la grâce*, 1680, 1er Discours, IIe partie, art. LIX (OC V, p. 63-64 ; Pléiade II, p. 57-58).

De « Si je croyais que ce que je viens de dire ne fût pas suffisant, pour convaincre les personnes capables d'attention, que Dieu n'agit point par des volontés particulières, comme les causes particulières ou les intelligences bornées... » à « ... et qu'on ne consulte point avec assez d'attention l'idée abstraite d'une sagesse infinie, d'une cause universelle, d'un Être infiniment parfait. »

*Méditations chrétiennes et métaphysiques*, IV, art. XI-XII, 1683 (OC X, p. 40-41 ; Pléiade II, p. 226-227).

De « Tu es surpris de ce que d'un côté je dis que Dieu aime inégalement les perfections inégales que je renferme, et qui de l'autre je t'assure que mes diverses perfections, et les différents degrés d'amour selon lesquels Dieu les aime, sont effectivement infinis... » à « Ainsi tout amour naturel est nécessairement conforme à l'ordre, puisqu'il est nécessairement conforme à la volonté de Dieu qui ne peut jamais s'éloigner de l'ordre. »

*Méditations chrétiennes et métaphysiques*, IV, art. XIV, 1683 (OC X, p. 42-43 ; Pléiade II, p. 228).

De « XIV. L'ordre et la vérité se rencontrent même dans les beautés sensibles, quoiqu'il soit extrêmement difficile à l'homme de l'y découvrir. Car ces sortes de beautés ne sont que des proportions, c'est-à-dire, des vérités ordonnées, ou des rapports justes et réglés. » à « Je t'instruirai quelque jour plus particulièrement de ces vérités. »

*Méditations chrétiennes et métaphysiques*, IX, art. XVII-XVIII, 1683 (OC X, p. 102-103 ; Pléiade II, 285-286).

De « Tu peux connaître les choses en deux manières, ou par sentiment ou par idée. Le sentiment n'éclaire point l'esprit, mais les idées répandent tant de lumières qu'il ne tient qu'à ceux qui les contemplent de découvrir toutes les propriétés des objets qu'elles représentent. » à « mais, encore un coup, sentiment sans lumière, qui ne peut t'éclairer; sentiment qui ne peut t'apprendre ce que tu es, ni servir à résoudre les difficultés qui t'embarrassent. ».

*Méditations chrétiennes et métaphysiques*, VII, art. XIX, 1683, (OC X, p. 76-77 ; Pléiade II, p. 260).

De « Lorsque tu entends dire que Dieu *permet* certains désordres naturels, comme la génération des monstres, la mort violente d'un homme de bien ou quelque chose de semblable, ne t'imagine pas qu'il y ait une nature à qui Dieu ait fait part de sa puissance... » à « ... que sa manière d'agir soit simple, régulière, uniforme et constante, parce qu'il veut que sa conduite soit digne de lui et porte visiblement le caractère de ses attributs. »

*Méditations chrétiennes et métaphysiques*, X, art. XVII et XVIII, 1683, (OC X, p. 112-114 ; Pléiade II, p. 296-297)

De « Avant le péché l'homme ne souffrait jamais rien malgré lui; son corps obéissait à son esprit, il ne pouvait le distraire ni le partager par des sentiments prévenants et rebelles. L'ordre le voulait ainsi... » à « Il faut que tu connaisses par les preuves courtes du sentiment les rapports qu'ils ont avec le tien, afin que sans être distrait tu puisses employer ta raison et ta lumière à la recherche de ton vrai bien. »

*Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, 1688, I, § V (OC XII-XIII, p. 36-37 ; Pléiade II, p. 675-676).

De « V. THÉODORE : *Des objets mêmes ! oh que nous n'y sommes pas! Je tâche de conduire par ordre mes réflexions. Il faut bien plus de principes que vous ne pensez, pour démontrer ce dont personne ne doute.* » à « *il faut par nécessité que Dieu nous le révèle ; parce que nous ne pouvons pas voir ses volontés arbitraires dans la Raison nécessaire.* »

*Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, 1688, I, § 5 (OC XII-XIII, p. 38 ; Pléiade II p. 677).

De « Supposons, Ariste, que Dieu anéantisse tous les êtres qu'il a créés, excepté vous et moi, votre corps et le mien. (Je vous parle comme à un homme qui croit et qui sait déjà beaucoup de choses, et je suis certain qu'en cela je ne me trompe pas. » à « puisque l'anéantissement supposé de la matière n'emporte point avec lui l'anéantissement de ces beautés que nous voyons en regardant les objets qui nous environnent. »

*Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, 1688, I, § 9 (OC XII-XIII, p. 44-45 ; Pléiade II, p. 682-683).

De « Supposons qu'un homme tombé des nues marche sur la terre toujours en droite ligne, je veux dire sur un des grands cercles par lesquels les géographes la divisent, et que rien ne l'empêche de voyager... » à « , lesquelles lui apprennent tout d'un coup, d'une part, qu'il n'y a point d'unité, et de l'autre, point de bornes dans l'étendue intelligible. »

*Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, 1688, II, § 2 (OC XII-XIII, p. 51-52 ; Pléiade II, p. 689-690).

De « THÉODORE : Vous ne vous êtes point égaré, mon cher Ariste. Vous avez suivi la Raison; et elle vous a conduit à celui qui l'engendre de sa propre substance, et qui la possède éternellement. » à « Dieu nous éclaire sans se faire voir à nous tel qu'il est, ou selon sa réalité particulière et absolue, mais selon sa réalité générale et relative à des ouvrages possibles. »

*Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, 1688, IV, § XV (OC XII-XIII, p. 99-100 ; Pléiade, II, p. 732-733).

De « [THEODORE :] Ainsi il est évident que Dieu voulant unir des esprits à des corps, a dû établir pour cause occasionnelle de la connaissance confuse que nous avons de la présence des objets et de leurs propriétés par rapport à nous... » à « ... regardons-les comme des faux témoins par rapport à la vérité, mais comme des moniteurs fidèles par rapport à la conservation et à la commodité de la vie. »

*Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, 1688, VIII, § V fin – § VI début (OC XII-XIII, p. 181-182 ; Pléiade II, p. 808-809).

De « ARISTE : Je crois, Théodore, que Dieu est dans le monde de la manière que vous croyez que votre âme est dans votre corps. » à « ils ne peuvent par conséquent se répandre en eux par leur opération, comme vous le prétendez de l'opération divine, par laquelle seule, selon vous, Dieu se trouve partout. »

*Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, 1688, VIII, § VII, (OC XII-XIII, p. 182-183 ; Pléiade II, p. 809-810).

De « Eh bien je vous dis qu'avant la création du monde Dieu était où il est présentement, et où il serait, quand le monde rentrerait dans le néant. » à « Cela est évident, puisque Dieu c'est l'infini en tout sens; que rien de fini ne lui convient; et que tout ce qui est infini en tout sens, est en toutes manières incompréhensible à l'esprit humain. »

*Réponse à M. Regis*, 1693, II, § 14 (OC XVII-1, p. 289-290 ; Pléiade, I, p. 781-782).

De « Enfin la différence qu'il y a entre nos perceptions et les idées me paraît aussi claire que celle qui est entre nous qui connaissons, et ce que nous connaissons. » à « ... par une espèce de révélation naturelle, c'est à dire que par les sensations que Dieu nous en donne en conséquence des lois générales de l'union de l'âme et du corps. »

*Réponse à M. Regis*, 1693, II, § 23 (OC XVII-1, p. 305-306 ; Pléiade I, p. 785-786).

De « Puisque Dieu n'a fait les esprits que pour lui, et qu'ils ne peuvent avoir de société avec lui, qu'ils ne pensent comme lui, il doit leur faire quelque part de ses propres idées, des archétypes qu'il renferme de ses créatures, et sur lesquels il les a formées. » à « puisqu'elles seraient arbitraires, ces modalités, et dépendantes de la volonté de Dieu, et que toute démonstration dépend d'un principe nécessaire. »

*Écrit contre la prévention*, 1704, édition de 1709 (OC VIII-IX, p. 1079-1080).

De « La plupart des Théologiens, croient, ou plutôt supposent, selon le préjugé commun, que les causes secondes ont une efficace propre. » à « Mais *ma nouvelle Philosophie ou Théologie*, qui n'est ni nouvelle ni mienne, car je n'aurais jamais eu l'esprit de l'inventer, ne la ruine certainement pas autant que j'en puis juger. »

*Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois*, 1708 (OC XV, p. 17-18 ; Pléiade II, p. 1090-1091).

De « Il est évident que si je ne savais pas exactement la grandeur des projections qui se tracent sur le nerf optique, la situation et le mouvement de mon corps, et divinement pour ainsi dire l'optique et la géométrie... » à « non seulement la présence et la situation des objets qui nous environnent, mais encore leurs diverses qualités, soit utiles soit nuisibles. »

*Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois*, 1708 (OC XV, p. 33-34 ; Pléiade II, p. 1105-1106).

De « LE CHINOIS : Ne peut-on pas affirmer ce qu'on conçoit clairement? Or quand nous pensons à l'étendue, nous la concevons éternelle, nécessaire, infinie. Donc

l'étendue n'est point faite : elle est éternelle, nécessaire, infinie. » à « on peut seulement dans les idées des êtres en découvrir les propriétés; parce que ces êtres ont été faits par celui-là même en qui nous voyons leurs idées. »